

Méditations autobiographiques

Monsieur le Président, Monsieur le Doyen, chers frères et sœurs,

C'est, en général, des bords du Tarn que, chaque année, à cette époque, je vous rejoins par la prière. Mais, ce 9 octobre, ma prière se joint directement à la vôtre puisque votre Faculté en a décidé ainsi.

Je voudrais commencer en me replaçant au début du XX^e siècle, en 1905, donc bien avant ma naissance ! Cette année-là, qui a trouvé place dans l'actualité récente, c'est l'année de *la séparation des Églises et de l'État*. Il y avait alors, entre autres, deux Églises Réformées *concordataires* : l'une à la théologie libérale, l'autre, la plus nombreuse, à la théologie évangélique.

J'ai appris, il y a à peine quelques années, que mes deux grands-pères faisaient partie, à ce moment-là, de la « Commission Permanente du synode officieux » de la seconde, l'Église Réformée *évangélique*.

Mon grand-père Albert Donnedieu de Vabres en était le trésorier tandis qu'Étienne de Védrines a été le membre chargé, *dès janvier 1904*, d'écrire aux Églises pour leur expliquer qu'elles auraient, désormais, à assurer le traitement des pasteurs... Cela peut faire sourire aujourd'hui, du moins dans la France *de l'intérieur*, mais en 1905, cela n'allait pas de soi !

Vous le voyez, mes deux grands-pères – qui ignoraient, à l'époque, qu'ils le seraient ! – étaient, comme on dit, des laïcs engagés dans la vie de l'Église. Cela comptait beaucoup pour eux et pour leur famille.

Mes parents ont fait de même à leur manière : ma mère, avant son mariage, avait été responsable au niveau national des Unions Chrétiennes de Jeunes Filles, et avait collaboré, entre autres, avec Louise Saillens, la grand'tante d'Henri Blocher ; mon père, officier de marine, prenait part, dans un échange de lettres avec mon grand-père, au « combat » – le mot n'est pas trop fort –

qu'ont mené, entre les deux guerres mondiales, les évangéliques, qu'ils soient d'ecclésiologie réformée ou professante.

Il n'est pas utile, ici, que je rappelle que l'enjeu de ce combat d'idées, de convictions, était considérable : rien de moins que réaliser l'*unité* des Églises et opérer ce que l'on appellera, en 1938, « la restauration de l'unité réformée ».

Cette recherche d'unité, précisons-le, ne concernait pas uniquement les deux Églises Réformées ; elle était poursuivie également dans les Églises Libres et dans les Églises Méthodistes.

Pratiquement, face à cette recherche intense, exigeante, d'unité, les évangéliques de plusieurs appartenances ecclésiastiques, des pasteurs et des laïcs – et non des moindres – ont eu à cœur, tout en prenant place dans ce large mouvement unitaire, de prévenir contre des concessions majeures concernant la vérité biblique, concessions qui ne devaient pas être envisagées.

Et c'est ainsi que, le 15 octobre 1920, à Lézan (Gard), a été fondée l'*Union des Chrétiens Évangéliques*, dont la devise était, comme il me plaît de le rappeler : *Fidélité doctrinale et largeur ecclésiastique*. Un programme toujours aussi exaltant aujourd'hui !

Cette Union rassemblait des pasteurs et des laïcs des diverses Églises intéressées : Réformés évangéliques, Libristes, Méthodistes... ; à noter quelques grands noms comme ceux de Ruben Saillens, le revivaliste, Émile Doumergue, le biographe réformé, mondialement connu, de Calvin, William Henri Guiton, le méthodiste, et tant d'autres. Aujourd'hui, à part quelques historiens dont le pasteur Longeiret, Henri Blocher et moi – pour des raisons familiales évidentes – qui se souvient vraiment de ce combat de l'entre-deux guerres ?

Son père, Jacques Blocher, et le mien, Gaston de Védrines, aidés de ma tante Marthe de Védrines, ont porté jusque dans les années 50 le petit journal du même nom, qui a été lu dans les milieux évangéliques *réformés* ou *professants*.

Le combat de l'Union des Chrétiens Évangéliques comme celui, bien sûr, d'autres personnalités, pour vigoureux qu'il ait été, n'a pas suffi pour infléchir le cours des choses et, en 1938, l'unité réformée était considérée comme restaurée malgré les dissidences libriste, méthodiste et réformée évangélique.

J'évoque tout cela bien trop brièvement. Les Évangéliques se sont bien battus, mais ils ont eu à faire à plus forts qu'eux : non pas en intelligence, ni en conviction, ni même en désir de fidélité, mais en... résistance inflexible. Du côté réformé libéral, en effet, il faut nommer l'infatigable pasteur A.N. Bertrand, dont la théologie était, à l'évidence, mieux structurée et qui s'est montré plus conséquent avec lui-même que les Évangéliques.

Aujourd'hui, en 2011, plus de 70 ans après, grâce au fameux Préambule – « sans vous attacher à la lettre des formules », préambule placé désormais dans la liturgie de consécration des pasteurs de l'Église unie –, on peut observer quel large éventail de convictions théologiques sont prêchées et enseignées dans l'Église fondée en 1938, l'Église Réformée de France. Il suffit, pour en prendre la mesure, d'entrer dans des temples ici ou là en France ou de lire la presse protestante nationale et aussi, hélas, locale, comme celle de Montauban où j'habite.

L'excuse des Évangéliques, si l'on peut dire, a été qu'étant majoritaires dans la future Église unie, ils pensaient y avoir une influence prépondérante, la théologie de Karl Barth aidant, ce qui n'aurait pas manqué, espéraient-ils, d'avoir finalement l'effet bénéfique vraiment désiré, à savoir : la suppression du fameux préambule ! En fait, cette espérance à deux têtes – le nombre et Karl Barth – a fini par gravement réduire leur lucidité.

C'est d'ailleurs ce qu'ont reconnu, à la fin de leur vie, le Doyen Jean Cadier, le pasteur Pierre Courthial, le plus jeune pasteur ayant voté l'unité en 1938 et, de façon moins formelle, le pasteur Marc Bœgner, premier Président de la Fédération Protestante et de l'Église unie, l'ERF, dans une de ses dernières prédications que je l'ai entendu et vu prononcer, assis, dans la chaire du temple de Passy, vers la fin des années 60.

La seconde guerre mondiale est arrivée. Mon père, après être resté un an en captivité en Allemagne, est rentré en France, au printemps 1941, avec tous les marins et, vu son âge, a été mis à la retraite. À la maison – nous habitons à Toulon – les conversations religieuses étaient courantes et animées surtout par mon frère aîné Pierre, élève enthousiaste de l'École Navale. Un dimanche soir de décembre 1941, alors qu'en famille nous le raccompagnions, à pied, au Fort Lamalgue où s'était repliée l'École Navale, il s'entretenait encore avec mon père sur la manière d'y être témoin du Christ ressuscité... J'avais 12 ans lorsqu'il nous a quittés accidentellement, dans un exercice en mer, mais son souci du témoignage nous a marqués, nous, son frère et ses sœurs.

Avec l'âge, les enjeux de la situation, créée en 1938, me sont apparus plus clairement. Ils étaient souvent évoqués à la maison où ils faisaient l'objet d'échanges intenses avec des visiteurs – je pense, en particulier, à Gaston Tournier, membre insatisfait de l'ERF de Mazamet, qui venait de temps en temps au culte à Montauban où nous nous étions installés. C'est surtout après la guerre de 39-45 que mon père s'est mis à participer activement à la vie de la toute récente Union des Églises Réformées Évangéliques : commissions, synodes...

L'idée m'est peu à peu venue de faire des études de théologie... mais j'y ai vite renoncé, ne me sentant pas de taille pour prendre part à des controverses *hard* sur la vérité... C'est du moins l'idée que je me faisais alors de telles études ! J'ai donc entrepris de faire mon droit (une tradition dans la famille de ma mère) et, ce faisant, j'ai participé un temps, à Montpellier, à des réunions de la « Féd des étudiants », où j'ai découvert, concrètement, et à mes dépens, comment la vérité et ceux qui ont à cœur de lui rester fidèles pouvaient être « malmenés ».

Au début des années 60 – j'étais alors en poste au Siège de la Banque de France, dans un service de conjoncture économique –, j'ai commencé à servir de secrétaire et de chauffeur à mon père. J'assistais à des synodes et en écoutais tous les débats.

À partir de 1964, mon père étant décédé, j'ai souhaité consacrer une partie de mes temps de loisirs à l'accomplissement de tâches diverses dans les Églises Réformées Évangéliques Indépendantes, les EREI : soit à Paris où j'habitais, soit dans le Midi, grâce aux trains de nuit dans lesquels j'ai vite pris mes habitudes. Pas de TGV alors !

À cette époque, aussi, le pasteur Jacques Blocher m'a encouragée à faire partie de l'*Alliance Évangélique* que le pasteur Jean-Paul Benoit, un passionné de l'évangélisation dans l'ERF, avait entrepris, avec fougue, de revitaliser en France.

Au cours de la même décennie, les pasteurs Pierre Courthial et Henri Blocher – qui avaient appris à s'estimer, grâce à une proximité doctrinale qui débordait leurs différences ecclésiologique et ecclésiastique – ont eu la vision que le moment était venu d'intervenir pour le bien de *tous* les Évangéliques, que ceux-ci soient présents et plus ou moins éparpillés dans les Églises dites historiques ou qu'ils soient dans les Églises dites de Professants. L'objectif était que tous prennent mieux conscience de l'importance de ce qui était, et est toujours, leur point commun fondamental : le statut de la Bible, Parole inspirée écrite de Dieu.

L'idée est alors venue à ces deux messieurs de lancer une petite revue au nom original, à l'époque, en France : la revue *ICHTHUS* dont le premier numéro a paru en mars 1970 et le dernier en novembre/décembre 1986 : 17 années au cours desquelles ce que l'on appelle aujourd'hui « la mouvance évangélique » a pris davantage conscience d'elle-même, de ses fortes caractéristiques bibliques et confessantes dans un protestantisme de plus en plus théologiquement *pluraliste*.

Il est certain et reconnu que la revue *Ichthus* a accompli, parmi les Évangéliques francophones, une œuvre utile à laquelle il a été mis un terme – j'ai à cœur de le souligner – dans un silence assourdissant, y compris au Centre Évangélique, qui se tient maintenant à Lognes, où la disparition de la revue *Ichthus* n'a même pas figuré parmi les nouvelles... ! *Sic transit gloria mundi* ! Des regrets, l'équipe de rédaction en a eu beaucoup, certes, mais la fin de cette aventure passionnante et originale – comment oublier la première fête de l'Évangile dans les arènes de Nîmes en 1980 ! –, la fin de la revue s'est produite au moment que l'on peut qualifier d'opportun.

Quel a été ce moment ? Ce moment a été celui où les Églises de la mouvance évangélique ont pris conscience de ce qui les distinguait, les différenciait, non seulement les unes des autres, mais aussi des Églises du protestantisme dit historique.

C'est ainsi que les publications des Églises évangéliques se sont étoffées d'articles à la substance plus « lourde » que jusque-là, et qu'au même moment, le protestantisme dit historique – suite à des déceptions éprouvées dans ses relations avec l'Église Catholique Romaine – « découvrait » les Églises évangéliques ; le terme « découvrait » est à peine exagéré, et décrit bien l'ignorance de telle ou telle personnalité d'envergure, membre du Conseil de la Fédération protestante aux réunions duquel je représentais les EREL.

Les Églises historiques, en faisant la découverte « rafraîchissante » des Évangéliques, ont commencé à déployer à leur égard des manœuvres de charme (invitation à des rassemblements régionaux ou locaux, entre autres), charme auquel la mouvance évangélique est loin d'avoir été insensible.

De nouvelles relations se sont donc nouées, positives assurément, surtout à un moment où les Pouvoirs publics ont commencé à s'inquiéter de l'essor des mouvements sectaires et ont cherché, tout naturellement, des informations au 47 rue de Clichy, siège, entre autres, de la Fédération Protestante.

Mais parlons un peu de la mouvance évangélique.

Pendant toute cette période des années 60 à 80, l'Alliance Évangélique Française a pris de l'ampleur et, à côté de la Fédération Évangélique de France et, parfois, avec elle, a invité la mouvance évangélique, un peu partout en France, à prendre conscience de sa réalité... et à entreprendre des actions communes d'évangélisation et, donc, à ménager des temps pour prier ensemble afin que le Saint-Esprit dirige toutes choses.

Cette période a vu aussi l'ouverture de la Faculté où nous sommes aujourd'hui et, dix ans plus tard, en 1974, l'ouverture de celle d'Aix-en-Provence, désormais Faculté Jean Calvin. Ces deux Facultés sœurs ont noué et

développé jusqu'à aujourd'hui des relations précieuses pour le protestantisme évangélique.

L'ouverture de la Faculté d'Aix, quant à elle, a été, à la fois, le signe d'un immense espoir pour les Évangéliques réformés et aussi le début d'une incompréhension active, pour le dire gentiment, de la part des Réformés de France, surtout de la part de leurs instances dirigeantes. La situation a, certes, évolué depuis 1974, mais elle comporte toujours une réelle *tension* due au « pluralisme théologique » – officiellement reconnu, dans les années 60, par les synodes de l'ERF –, tension due aussi aux effets délétères de ce pluralisme, désormais bien visibles, hélas, dans les communautés locales de l'ERF.

C'est dans cette Faculté d'Aix – dont le premier Doyen a été le pasteur Courthial – qu'il m'a été demandé et donné d'apporter, à partir de 1981, un concours dans le domaine administratif, concours devenu, l'âge aidant, de plus en plus réduit... mais toujours aussi cordial.

Tout ce *renouveau évangélique*, je l'ai vécu avec espérance et je continue à le faire, car je crois, depuis longtemps, à ce qui s'appelle « l'esprit Alliance Évangélique », qui n'est rien d'autre que savoir distinguer ce qui est *premier* de ce qui est *second* dans nos convictions et notre piété évangéliques.

« L'esprit Alliance Évangélique » est, en effet, celui qui doit être maintenu avec grand soin entre nous, contre vents et marées et au-delà des différences de nos interprétations de l'Écriture, notamment en matière de définition du peuple de Dieu.

Cela a été une de mes attributions au sein du Conseil national de l'Alliance Évangélique de rappeler, de temps en temps, l'existence légitime, en son sein, de chrétiens évangéliques partisans du baptême des petits enfants de *croiyants*, autrement dit, d'Évangéliques à l'ecclésiologie réformée, qui confessent la même foi au Christ des Écritures que les autres : ce qui est premier !

Ce qui lie les chrétiens évangéliques, ce qui nous lie, en effet, c'est le statut que nous reconnaissons à l'Écriture, statut qui ne peut souffrir aucune concession. Pour nous, Évangéliques, la Bible est bien plus qu'un livre sans pareil, écrit par des hommes de foi, un *best seller* mondialement reconnu, puisqu'elle est la *Parole inspirée écrite* de Dieu, et Jésus est bien plus qu'un être humain d'exception, un prophète, puisqu'il est aussi et surtout le Christ, la *Parole incarnée*, le Dieu vivant à jamais !

Cela dit, hélas, les Évangéliques ont eu entre eux, par le passé, des rapports souvent délicats, voire conflictuels... Quel dommage ! Les uns comme les autres, c'est certain, ont bien des faiblesses et même des fautes à déplorer.

Mais, depuis plus de dix ans déjà, devant la déchristianisation avancée de la société et le développement des recherches spirituelles tous azimuts, et aussi, devant les conséquences navrantes des dérapages théologiques que l'on observe dans trop d'Églises dites historiques, les Évangéliques, dans leur grande diversité et malgré l'inquiétude de certains, ont acquis ou retrouvé une vision haute de leur vocation et perçu l'inanité de leurs différends.

Je salue ainsi, *solennellement*, la création toute récente du CNEF, le Conseil National des Évangéliques de France.

Le CNEF, par-delà les difficultés qu'il ne manquera pas de rencontrer, ouvre une nouvelle page à écrire par les Évangéliques, à côté de la Fédération Protestante et, parfois peut-être, avec elle, et non pas contre elle, comme quelques-uns le redoutent. Les vocations respectives de ces deux organismes comportent, en effet, de bien trop substantielles différences !

L'accomplissement de la mission de cette nouvelle entité, le CNEF, exigera, à l'évidence, beaucoup de sagesse et de patience ; c'est pourquoi nous demandons à Dieu de protéger le CNEF durant les attaques plus ou moins subtiles du diable : attaques de l'extérieur mais, surtout, attaques de l'intérieur, les plus douloureuses et les moins acceptables face aux enjeux.

Qu'il plaise à notre Seigneur de rendre ses responsables « prudents comme les serpents et simples comme les colombes » pour que l'annonce de l'Évangile, au-delà ou grâce à nos diversités, soit plus que jamais tonique dans une société très malade.

Arrivée au soir de la vie, je considère avec reconnaissance le chemin parcouru depuis un siècle ; je rends grâces (1) pour les prises de conscience, par beaucoup, de *l'unité réelle* – celle de Jean 17 – qui existe entre tous les chrétiens évangéliques, et (2) pour les efforts déployés pour rendre cette unité vraie plus évidente.

Mais pour être de plus en plus fidèles à notre vocation, il nous faut « grandir dans la connaissance de notre Seigneur ». C'est là que se situe *le talon d'Achille* de trop d'Évangéliques qui, admettons-le simplement, n'aiment pas beaucoup « faire travailler leurs petites cellules grises », sous prétexte, encore bien souvent formulé, que cela n'est pas... *spirituel* ! Pourtant, comme je l'ai entendu dire à un frère fort instruit : plus on étudie la Bible en profondeur, plus on est poussé à l'adoration, à la louange du Dieu de Jésus-Christ !

C'est aussi une des tâches du CNEF d'encourager le travail et la réflexion bibliques.

Pour y contribuer, nous avons le privilège, en France, de disposer de deux Facultés, celles de Vaux et d'Aix, et de l'Institut de Nogent. L'année Calvin,

avec toutes les publications qu'elle a suscitées, a mis en évidence la richesse de notre patrimoine et la force d'une théologie cohérente. Il nous revient, frères et sœurs, de veiller à ce que les futurs pasteurs sachent communiquer le goût de l'étude de la Bible, non pas tant pour que les membres des Églises et communautés aient une tête bien pleine, mais pour que leur choix de vie et leur comportement le plus quotidien dans chacun des secteurs, privés ou publics, de la société soient toujours plus en harmonie réfléchie avec leur foi et leur espérance, et qu'ainsi ils correspondent vraiment à leur vocation de sel de la terre et de lumière dans le monde.

Je termine en rappelant une évidence : le disciple du Christ des Écritures est appelé à mener une vie de combats, de combats *pacifiques*. Le Seigneur lui a fourni toutes les armes nécessaires et lui a promis de le guider et de le fortifier par son Esprit...

Que notre cœur ne se trouble donc pas !

Marie de VÉDRINES